

Du givre sur les épaules

Lorenzo Mediano est né à Saragosse en 1959. Profondément attaché aux Pyrénées et à leurs populations locales, il a exercé comme médecin dans différentes vallées. C'est lors des longues veillées qu'il est devenu un si fabuleux conteur.

Son premier roman, *Du givre sur les épaules*, est né de ces nuits à la belle étoile, porté par une nature rude et majestueuse. Traduit dans de nombreuses langues, il a rencontré un succès international.

« La fusion parfaite du conte rural et de l'allégorie politique. »

The Wall Street Journal

« Une puissance narrative et une force évocatrice qui remueront les cœurs les plus froids. »

The Irish Times

L O R E N Z O M E D I A N O

DU GIVRE
SUR LES ÉPAULES

*Roman traduit de l'espagnol
par Hélène Michoux*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

Du givre sur les épaules
s'inscrit dans notre

**BIBLIOTHÈQUE IDÉALE
DES LITTÉRATURES EUROPÉENNES**

Titre original :

La escarcha sobre los hombros

© Lorenzo Mediano, 1998.

© Zulma, 2023, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Du givre sur les épaules*
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



CHAPITRE I

Il y a quelques semaines, un rédacteur inconnu de l'*Heraldo de Aragon* consacra une demi-colonne aux événements survenus dans notre contrée. Cette demi-colonne est sans doute passée inaperçue de presque tous les lecteurs, non seulement parce qu'elle se trouvait en pages intérieures perdue parmi d'autres nouvelles provenant de villages aussi minuscules et inconnus que le nôtre, mais aussi parce que les citadins cultivés accordent moins d'importance à tout le sang qui peut être versé dans les villages tissant notre géographie qu'à un discours de Lerroux, d'Azaña, de Largo Caballero ou de n'importe quel autre des politiciens qui gouvernent – ou peut-être devrais-je dire qui se répartissent – cette république tourmentée. Sauf si, bien sûr, comme cela est arrivé à Casas Viejas, il y a deux ans, le sang paysan peut servir d'arme contre les adversaires politiques.

Nous aurions pu nous aussi ne nous rendre compte de rien, non par manque d'intérêt, mais simplement parce que je suis le seul du village

à lire les journaux, un jour sur deux. Je sais bien que le lecteur s'étonnera que le salaire d'un instituteur de campagne, à peine suffisant pour manger, me permette d'acheter le journal, même une fois sur deux ; il faudra que je m'en explique : quand don Casildo Baldellou était jeune, il partit étudier à Saragosse et y passa un certain temps. Mais son frère – l'héritier – mourut et il dut alors rentrer pour prendre en charge la maison. De son séjour à la ville et de son éducation tronquée lui est resté un certain prestige intellectuel aux yeux des habitants du village ; prestige qu'il alimente en se faisant apporter les journaux à dos d'âne. Il le fait par pure vanité : la charge de sa maison l'a détourné, depuis longtemps, de cette distraction sophistiquée ; aussi chaque samedi il continue d'apporter son journal au bar, au cercle des habitués et chaussant ses lunettes, il lit à haute voix l'une des nouvelles de la première page, pour commenter ensuite, au milieu d'un respectueux silence : « Je ne sais pas où ça va s'arrêter ! »

Cette démonstration présomptueuse, comme ses lunettes d'ailleurs, car sa vue est excellente – il n'en a pas besoin ni n'en aura jamais besoin –, nous arrange bien, don Felipe, le curé, et votre dévoué serviteur. Une fois que don Casildo a réaffirmé sa prééminence lettrée sur la masse populaire, les journaux perdent pour lui toute utilité et il nous en fait cadeau, au curé

et à moi, qui nous les partageons équitablement. Cela s'apparente à de la corruption car nous savons que pour que l'approvisionnement en journaux ne s'interrompe pas, la condition est de ne pas révéler la supercherie de don Casildo et d'acquiescer avec respect lorsqu'il lance son : « Je ne sais pas où ça va s'arrêter ! » Comme si dans cette phrase se trouvaient résumées en même temps la sagesse des Pères de l'Église et celle de Giner de los Ríos¹.

Je parviens donc à lire, à peu de frais, la moitié des nouvelles d'Espagne et de l'étranger et avec un peu d'imagination je compose l'autre moitié, comme s'il s'agissait de mots croisés. Les deux ou trois semaines de retard ne comptent guère pour moi car c'est comme si je vivais dans un autre monde, un peu plus lent, un peu plus serein. Quand des nouvelles préoccupantes arrivent jusqu'à moi, je sais que les événements ont eu lieu il y a bien des jours et que bon gré mal gré ils appartiennent au passé.

Enfin bon, la demi-colonne à l'origine de ces pages correspondait, par un caprice du hasard, à la part du prêtre. Depuis longtemps déjà, je soupçonnais don Felipe de ne pas lire les jour-

1. Francisco Giner de los Ríos (1839-1915), philosophe, essayiste et pédagogue, fondateur de l'Institución Libre de Enseñanza, institution laïque qui s'opposait dans une certaine mesure à l'enseignement d'État catholique. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

naux qui lui revenaient mais de les utiliser pour allumer son feu ; et le fait qu'une nouvelle si importante n'ait pas attiré son attention ne fit que confirmer mon hypothèse.

Cependant, un migrant de notre village vivant à Huesca – Miguelón, le troisième fils de Joaquín Naval – lut la nouvelle, la découpa et l'envoya à son père par courrier. Joaquín Naval sait suffisamment lire pour comprendre que l'article parlait de notre village bien qu'il ne soit pas parvenu à saisir ce qu'on y disait exactement ; c'est ainsi que cette nuit-là il l'apporta au bar.

Le prestige de don Casildo en tant que membre de l'élite intellectuelle du village fut sur le point de s'effondrer lorsqu'on lui présenta cette nouvelle qu'il ignorait et il ne put articuler d'autre excuse que sa phrase de toujours, qu'il répéta comme s'il s'agissait d'une oraison jaculatoire : « Je ne sais pas où ça va s'arrêter ! »

C'est là que j'intervins craignant, si l'autorité savante de don Casildo venait à vaciller, qu'il cessât d'acheter les journaux ; j'expliquai à tous que l'*Heraldo de Aragón* de Huesca n'est pas le même que celui de Saragosse, tout comme le vin de Cariñena n'a pas le même goût que celui du Somontano bien qu'un seul mot serve à les désigner tous deux. L'*Heraldo* que reçoit don Casildo est celui de Saragosse, de meilleure qualité, comme il se doit pour un homme instruit comme lui ; alors que la coupure en question

provenait de celui de Huesca qui, comme personne ne l'ignore, est une ville de rang inférieur. Comme Saragosse est une cité importante, elle ne s'occupe pas des affaires survenues dans des lieux aussi reculés que le nôtre.

Tout cela, bien sûr, n'est que pur mensonge mais même si les plus vifs devinèrent que mon argument n'était pas bien solide, personne n'osa mettre en doute mon opinion à propos d'une affaire de lettres. Don Casildo, chaussant ses inutiles lunettes, lut alors l'entrefilet, lentement, pendant qu'un silence religieux tombait sur l'assemblée.

C'est un difficile métier, celui de journaliste ! Une nuit on se retrouve avec un espace libre et le rédacteur en chef ordonne d'écrire quelque chose, peu importe quoi, pourvu que cela intéresse les lecteurs désœuvrés ; le journaliste cherche dans les rapports de police et trouve une affaire où s'entremêlent l'amour, le sang et la haine ; il lit alors la version que le juge tient pour vraie, qui s'inspire du rapport de la garde civile, qui elle-même a recueilli les témoignages des voisins, témoignages souvent partiels et contradictoires, passés sous silence en grande partie parce qu'ils touchent à de sombres secrets de famille ou à des vengeances ne concernant pas les étrangers. Avec tout cela il doit composer un article qui, même s'il ne le sera jamais, doit pour le moins paraître vrai.

Ensuite le rédacteur en chef changera certaines phrases pour rendre la nouvelle plus intéressante ; enfin le metteur en pages coupera un ou deux paragraphes pour placer cette brève de dernière minute. Alors seulement, le lecteur après avoir payé son journal – ou dans mon cas après avoir attendu la fin de la petite représentation théâtrale de don Casildo – pourra lire ce reflet éloigné de ce qui est réellement arrivé. Il se considérera alors comme un homme bien informé, au courant de ce qui se passe dans le monde.

Il n'est donc pas étonnant que le récit du journaliste n'ait conservé qu'une légère ressemblance avec ce qui est arrivé dans notre village.

À peine don Casildo avait-il ôté ses lunettes et lancé son célèbre « Je ne sais pas où ça va s'arrêter ! », un torrent d'indignation se déchaînait. Ceux dont les noms figuraient dans l'entrefilet s'exaltaient et juraient sans tenir compte de la présence du père Felipe, présence habituellement modératrice des sorties intempestives ; par contre, ceux qui avaient participé aux faits sans que leur nom apparaisse se sentaient sous-estimés. Une telle caricature du village constituait une offense pour tous les habitants.

La colère déborda du bar exigu où nous nous trouvions et bientôt, comme attirés par une force mystérieuse, tous les voisins se trouvèrent rassemblés. Même les femmes délaissèrent leurs

cuisines et accoururent, poussant de hauts cris et lançant des injures ; les vieillards aussi, même s'ils ne pouvaient rien faire d'autre que brandir leurs cannes et chercher un endroit où appuyer leurs dos courbés ; les enfants, sans en comprendre la raison mais gagnés par l'excitation ambiante, ajoutaient encore au tumulte en sautant et en criant. On vit même accourir les hommes de *casa Carrasquero*, qui se trouve à une demi-heure de notre village et ceux de *casa Simó* qui doivent traverser le ruisseau de Grallaro pour venir jusqu'ici.

Il y avait dans l'atmosphère un impérieux besoin d'agir, de trouver un exutoire à l'indignation ; mais hélas, aucune Bastille à prendre d'assaut, aucun responsable à sacrifier dans une catharsis collective, aucune action que leurs mains dures, brûlées et calleuses puissent entreprendre. Certains descendaient et remontaient la rue comme s'ils cherchaient un ennemi, d'autres demandaient la fatidique coupure et la regardaient, l'examinaient les yeux pleins de haine, comme s'ils pouvaient ainsi conjurer les lettres incompréhensibles pour eux ; la plupart serraient leurs poings impuissants.

Finalement, Sebastián Badías, de *casa Bardal*, notre maire, proposa afin de laver l'honneur de notre village que nous écrivions ce qui s'était vraiment passé, pour que les gens des villes en soient informés. Une exclamation d'allégresse

approuva la proposition. Rapidement, le conseil se réunit pour décider des détails pratiques pendant que le reste des voisins sortaient respectueusement du bar bondé afin de permettre à la délibération de se réaliser dans le calme nécessaire. Ils attendirent dehors dans un silence plus impressionnant et menaçant que le vacarme qui avait précédé. Puisqu'il s'agissait d'une affaire de lettrés, je fus invité à la séance plénière, ainsi que don Casildo, dont la réputation ne courait plus aucun risque, personne ne doutant plus que le journal de Saragosse fût de loin supérieur à l'autre, de Huesca, qui donnait des nouvelles si falsifiées.

En principe, la tâche d'écrire une réponse à l'insulte aurait dû échoir à don Casildo, fils du village par le sang et non par adoption comme dans mon cas ; mais il s'excusa disant que, bien qu'il fût parfaitement capable de l'écrire, les nombreuses obligations relatives à son patrimoine l'empêchaient d'y consacrer le temps suffisant. Tous s'accordèrent sur le fait que s'occuper du bétail et des terres est plus important que la tâche peu productive d'enseigner aux enfants à lire et à écrire ; si les gens peuvent avancer dans la vie sans rien connaître des lettres, ils ne peuvent le faire sans manger.

On décida alors que, jusqu'à ce que la réponse pour le journal fût terminée, l'école fermerait les après-midi de façon à me laisser le temps néces-

saire pour écrire. De même, la commune me fournirait gratuitement tout le papier et l'encre dont j'aurais besoin pour ma tâche.

Je tentai de leur expliquer que ce qui avait eu lieu dans notre village n'intéressait personne à part nous, en ce turbulent mois de novembre mille neuf cent trente-quatre, les événements des Asturies et de Catalogne étant encore si proches ; que le nom de notre région devait déjà avoir été oublié y compris par l'anonyme journaliste auteur de telles absurdités, s'il s'en était souvenu ne serait-ce qu'un jour ; qu'il y a des douleurs qu'il vaut mieux ne pas remuer et qu'il est préférable au contraire de laisser reposer dans un pieux oubli. Mais dans l'atmosphère d'exaltation où ils se trouvaient, ils ne tinrent pas compte de mes avertissements et je considérai plus prudent de ne pas trop insister.

Le lendemain, en sortant de l'école à midi, Pilar, de *casa Bardal* (qui est d'ailleurs l'une des maisons les plus fortunées du village), vint me voir et me transmit une invitation à déjeuner de la part de son père, qui me priait de ne pas oublier d'apporter du papier et de quoi écrire.

Habituellement, conscientes que le salaire d'instituteur ne suffit pas à me nourrir, les maisons les plus importantes m'invitent de temps en temps à leur table, alors que les maisons pauvres se contentent de m'apporter quelques œufs ou quelques légumes de temps à autre.

Cependant, à ma grande surprise, à la place de la typique marmite de haricots, de légumes verts, de pommes de terre et de lard, consommée chaque jour dans toutes les maisons, je me retrouvai face à un délicieux plat de *codas*. Pour ceux qui ne savent pas ce que sont les *codas*, je dirai qu'aux agnelles nées pendant l'été, on coupe la queue au début du mois de novembre pour que les mâles les fécondent mieux ; et ces queues, cuisinées avec de la sauce aux amandes, sont un plat délicieux seulement à la portée des plus riches. Sa rareté même le rend infiniment désirable. Je ne l'avais jamais goûté auparavant et le fait qu'ils m'y invitaient indiquait un désir de m'accueillir bien supérieur à ma modeste condition sociale.

Après cet exquis repas, le maire me demanda de prendre la plume et le papier et d'écrire sa version des faits auxquels se référait l'article, le rôle que sa maison y avait joué. En vain je tentai de lui expliquer que, si nous voulions que le journal publie une rectification, nous devons être concis et laisser dans l'encrier tous ces petits détails si importants pour nous mais excessifs et dérangeants pour le lecteur ordinaire, que cela n'intéresse pas de savoir comment nous sommes habillés ni combien de terre nous possédons ni si nous sommes inquiets parce qu'un mulet boîte. Tout ceci est bien sûr important pour réussir à nous comprendre et par conséquent

pour saisir pourquoi ce qui est arrivé est arrivé ; néanmoins, ceux qui achètent un journal ne veulent pas, au fond, comprendre quoi que ce soit ; ils souhaitent juste avoir l'illusion de savoir mais sans y consacrer le temps nécessaire.

Mes arguments furent inutiles. Obéissant, sachant qu'aucun journal ne publierait une telle exubérance verbale, je pris note de ce que l'on m'ordonnait sur les feuillets offerts par la commune, en honnête paiement de l'exquis repas. Et à ma grande honte, je permis à ma plume d'écrire non seulement le superflu, ce qui eût été pardonnable, mais également les mensonges qui tentaient de dissimuler la haine des cœurs.

Les jours suivants, au fil des invitations, je parcourus toutes les maisons du village. J'ignore s'ils s'étaient tous mis d'accord ou si un mystérieux instinct social les guidait mais mes visites suivirent un ordre strictement hiérarchique ; d'abord, les maisons les plus puissantes : après *casa Bardal*, je dus aller à *casa Torrera*, à *casa Simó*, à *casa Sopena*, à *casa Nariños*... Je me rendis ensuite dans les maisons humbles, en commençant par *casa Badiello* puis vinrent *casa La Selva*, *casa Mozcos*, *casa Alins*, *casa Mateu*...

Je mis plus d'un mois à parcourir toutes et chacune des maisons du village et de ses alentours ; j'y mangeai chaque fois des repas de fête, y bus les meilleurs vins et écoutai les prolixes récits de leurs habitants. C'était comme une

symphonie répétitive et monotone pleine d'innocence et de bonnes intentions. Et tout était faux, plus faux encore que la demi-colonne du journaliste.

Un jour après en avoir terminé avec la dernière maison, les invitations cessèrent ; mais je trouvai sur le pas de la porte de l'école un repas encore chaud. Je compris que le village attendait désormais de moi que j'écrive ce que l'on m'avait raconté. Ainsi donc, je m'enfermai dans ma chambre et feignis d'écrire. Oui, je dis bien, feignis d'écrire, parce qu'après trente-huit visites j'avais entre les mains plus de deux cents feuillets totalement confus et embrouillés, impossibles à déchiffrer pour qui que ce fût, en supposant que quelqu'un eût la patience nécessaire pour les lire et qu'en outre, il comprenne le parler aragonais dans lequel ils étaient écrits. D'autre part, je ne pouvais rien supprimer sans que celui qui me l'avait dit se sente offensé et une insulte de ce type n'est pas facilement pardonnée dans un petit village. Mes subsides dépendant de la bonne volonté de mes voisins, le lecteur comprendra que je fisse preuve de la plus grande prudence.

Je savais bien quel serait le destin de ces feuillets quand ils parviendraient à la rédaction du journal, même en essayant de les résumer au péril de ma subsistance et d'en tirer cent, cinquante ou dix feuilles. Si bien que je choisis de

faire semblant d'écrire, quand en réalité je passais les après-midi à lire un de mes rares livres ; et quand je considérai m'être laissé un délai suffisant, je présentai au maire les mêmes notes que j'avais prises en allant de maison en maison.

Le village fut alors convoqué tout entier et don Casildo, lunettes sur le nez, se montrant au balcon de l'hôtel de ville, commença la lecture de ce charabia hermétique, inintelligible pour qui n'appartenait pas à notre communauté, pendant que la population, depuis la place, écoutait dans un respectueux silence, dans une attitude presque religieuse.

Pendant des heures et des heures, don Casildo lut ce que chacun avait dicté ; et comme je l'avais prévu, tous trouvaient cela satisfaisant. Ils ne comprenaient rien à l'ordre nécessaire de la composition littéraire ni ne se rendaient compte que quelqu'un d'extérieur ne pouvait pas savoir si Alba, celle-de-don-Mariano, était la femme, la fille ou la mère de celui-ci ; personne ne perçut non plus que si la force, la santé, la robe, la ferrure, l'âge ou les dents des montures sont pour eux des éléments importants d'un récit, pour quelqu'un de la ville il importe peu de savoir si cette mule est brune ou pommelée ou difficile à ferrer. Non, ils ne faisaient qu'écouter la description du village et de ses habitants tels qu'eux les voyaient, c'est-à-dire une description extrêmement élogieuse d'eux-mêmes. Et sur ce fond

doré, une forme synthétise tous les maux, tous les vices, toutes les perversions ; c'est la minuscule tache noire qui fait ressortir davantage la blancheur du drap ; c'est le coupable des événements qui firent que notre commune fut tristement célèbre et mérita une demi-colonne d'une page intérieure de l'*Heraldo de Aragón*, dans son édition de Huesca.

Comme hypnotisés, ils exorcisaient ainsi les démons qui les avaient tourmentés durant les derniers mois ; car un mensonge, s'il est partagé par tous les membres d'une communauté, devient d'abord crédible, puis possible et enfin vérité. Ainsi, dans une communion perverse, ils restèrent immobiles et silencieux pendant des heures, sans d'autres gestes, quasiment, qu'un hochement de tête lors des passages les plus importants – et aussi les plus faux – jusqu'à ce que don Casildo eût terminé et retiré ses lunettes. Personne ne se rendit compte, sauf moi, que pour une fois il n'avait pas prononcé sa fameuse phrase ; mais qu'à la place on entendit un soupir collectif, comme si on avait enlevé un poids de leurs cœurs. J'entendis presque un amen, plus sincère que tous ceux de la messe du dimanche : ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il.

Après cette cérémonie, les feuillets furent soigneusement empaquetés et envoyés avec le courrier de la semaine. À partir de ce moment-

là, chaque jour qui passait, les gens se disaient : « Ça y est, la réponse doit être arrivée à Barbastro » ou bien : « Maintenant elle doit être à Huesca » ou encore : « Ils doivent déjà être en train de la lire au journal. »

À partir du jour où les gens pensèrent qu'elle avait dû être lue au journal, une certaine impatience s'empara de tous, car personne ne peut imaginer comment se fait un journal ni combien de temps il faut pour imprimer les nouvelles. Ils ne pouvaient pas dire « elle doit déjà être chez le typographe » ou bien « ils doivent déjà être en train de la composer » parce que personne ne sait ce qu'est un typographe ni ce que signifie composer une page ; je feignis l'ignorance pour éviter d'embarrassantes questions. Une attente crispée commença alors.

Don Casildo, pour la première fois de sa vie, lut du début à la fin les journaux qui lui parvenaient et dut y consacrer les vendredis et samedis. Les voisins, comprenant le généreux sacrifice qu'il faisait pour la collectivité, fauchaient gratuitement ses prés ou rentraient ses bêtes, essayant de le dédommager d'une manière ou d'une autre.

Lorsque don Casildo terminait sa lecture le samedi soir, il se dirigeait vers le bar où tout le village attendait anxieusement et hochait tristement la tête. Alors, tous repartaient vers leurs maisons la tête basse, sans que don Casildo se

sente d'humeur à lire la moindre nouvelle devant eux, au moment précis où, connaissant l'actualité sur le bout des doigts, il en avait beaucoup à commenter.

Finalement, au mois de février, tous perdirent espoir de voir publiée leur version des faits. Et comme ils ne pouvaient imaginer que cela n'avait tout simplement pas intéressé les journalistes, pour leurs consciences coupables, cela signifiait que, d'une certaine manière, mystérieusement, ils avaient découvert les tromperies contenues dans le manuscrit. Alors, puisque quelqu'un osait douter de la vérité acceptée de tous, celle-ci perdit de sa force et de sa capacité à chasser les fantômes sanglants.

Un samedi, don Casildo se remit à commenter sa nouvelle hebdomadaire et à lancer son : « Je ne sais pas où ça va s'arrêter ! » Les gens retournèrent à leurs travaux, réclamés par l'arrivée du printemps et les vieillards retournèrent s'asseoir au soleil passer le temps à dire que rien n'est plus comme avant. Mais au fond de leur cœur, les gens ne pouvaient pas se leurrer.

Même moi je n'étais pas tranquille parce que, mieux que n'importe qui, je connais ou je crois connaître la vérité sur ce qui s'est passé. Moi qui plus que quiconque aurais dû me rebeller contre le mensonge, par peur j'ai prostitué ma plume.

J'avais toujours en ma possession les feuilles que la commune m'avait remises pour mettre au

propre la version des faits que les gens m'avaient racontée ; et au beau milieu d'une nuit d'angoissants cauchemars, je me levai tout en sueur de mon lit et allumant une lampe à huile, je commençai à écrire la vérité. Cette vérité dont j'ai été témoin et que personne ne veut connaître.

Maintenant que les jours rallongent, je profite du soleil couchant – les temps ne sont pas à gaspiller de l'huile en vain – et à la place de ma promenade du soir, j'écris quelques pages.

Si un jour quelqu'un lit cette humble chronique des terribles et extraordinaires événements qui ont eu lieu dans un petit village des contreforts pyrénéens, qu'il sache que leur auteur est un instituteur ne cherchant qu'à être en paix avec lui-même. Et cette paix ne pourra venir que de la vérité, même si les gens ne veulent pas la voir.